

PATRIMOINE ET POTENTIALITÉS DE TRIPOLI

Joumana CHAHAL TADMOURY

*Présidente et fondatrice de l'association
« Patrimoine Tripoli Liban » Co-fondatrice
et Directrice générale de l'ESUIP.*

Joumana Chahal Tadmoury emmène le lecteur en promenade à travers les trésors du patrimoine urbain, architectural et culturel de sa ville natale. Son périple englobe les principales époques historiques de la ville, en tout cas depuis les Croisades et la célèbre Princesse Aliénor de Tripoli, surnommée la Princesse Lointaine par le poète Jaufré Rudel qui en tomba amoureux à cause de la réputation de sa grande beauté. Puis, des Mamelouks aux Ottomans pour aboutir à l'époque moderne, elle souhaite nous montrer toutes les potentialités que conserve la ville et qui pourraient être exploitées pour son développement futur – NDLR.

Certes, cette ville remonte beaucoup plus haut dans le temps que ses vestiges : son nom à lui seul déjà est un poème, une page écrite par la fable. Trablous, la deuxième ville du Liban par l'importance, a l'orgueil de sa propre histoire : elle ne veut nullement être une Beyrouth bis et tient à sa personnalité fortement marquée dans la pierre.

Salah Stétié

Tripoli plusieurs fois millénaire... Triple-cité au passé glorieux : ancien comptoir phénicien, macédonien, grec, hellénistique, romain, byzantin, arabo-musulman, place forte des croisés, cité mamelouke et ottomane, ville-synthèse des hommes et des cultures qui gardera, en elle, les legs de toutes ses époques. Si les Grecs l'ont appelée « Tripolis » (trois villes), c'est en effet parce qu'elle a regroupé en elle les cités de Sidon, Tyr et Arwad. Avec les conquêtes arabes, elle prend le nom de « Trablous ». Sa vieille ville, encore vivante de nos jours, est celle que le sultan mamelouk Qalaoun, fait construire, au pied du château de Saint-Gilles, en 1289 et en son cœur, une Médina, unique dit-on au Liban. Elle se développe ensuite à l'époque ottomane. Une ville trépidante où

les cinq sens s'entremêlent dans le tourbillon de son derviche tourneur qui enivre le passant de mille et une sensations. Une cité qui pullule de monde, se remplit et se désemploie au gré des heures. Une fourmilière assourdissante où les klaxons des chauffeurs indécents se mêlent aux voix envoûtantes des muezzins. Tripoli-la-parfumée, c'est se délecter de l'arôme des mets et des pâtisseries qui embaument les narines des badauds de menues épices et de senteur de fleur d'oranger ; ici et là la vue s'émerveille des formes et des couleurs d'un patrimoine millénaire, bel et bien vivant. Un musée vivant qui renferme les monuments, les stèles, les menhirs romains et byzantins, ainsi que les ruines fatimides et croisées, et l'architecture mamelouke ottomane. Son histoire est encore marquée dans la pierre : plus de 164 monuments, la plupart datant du XIII^e siècle, ont été classés monuments historiques. À Tripoli, on erre dans les méandres des ruelles, on respire l'arôme de l'histoire, on saisit l'essence de l'Orient, on se frotte à ses arts et artisanats locaux vendus sur des étals de fortune, on se fait griller sur le vieux braséro rouillé, une *kaaké*¹ au fromage et on flâne, et on contemple les traces et détails de l'architecture islamique. On rêve, oubliant le temps de l'insouciance, le temps qui s'est arrêté là, il y a bien longtemps, figeant les lieux, figeant les hommes.

QUIPROQUO CONTEMPORAIN

Et pourtant, depuis trois décennies la cité parfumée est au centre de toutes les controverses. Chanter ses louanges requiert de l'audace tant elle a été pointée des doigts. Ville maudite, hantée par son mauvais sort dont elle n'arrive pas à se défaire. On l'accrédite de banditisme, l'accuse d'islamisme et la préjuge de médiocrité. On lui assujettit des querelles et des conflits sporadiques déchirant sa population, déplaçant ses habitants l'isolant petit à petit du reste du pays. Les résultats ne se font pas attendre. Il faut reconnaître que Tripoli aujourd'hui n'est plus ce qu'elle était. Aussitôt la guerre finie, la ville devient incontrôlable : crise économique, pauvreté, conflits armés, radicalisation, corruption, dégradation du patrimoine et changement démographique. En quelques années seulement, elle atteint le record de la ville la plus pauvre de la côte-est de la Méditerranée, proclame le rapport des Nations-Unis. De toutes les villes libanaises, elle est celle qui a le moins succombé à l'acculturation. Par le biais d'un rapide tracé

¹ La *kaaké* est une miché de pain au sésame que des marchands ambulants vendent comme petit en-cas – NDLR.

historico-littéraire nous mettrons en lumière le riche potentiel culturel de cette cité archipel, joyau de la Méditerranée, ville emblématique où modernisme rime avec tradition, afin de montrer comment Tripoli, en comptant sur son patrimoine peut, comme toujours, tel un Phœnix renaître de ses cendres.

TRIPOLI OU LES TROIS-VILLES

C'est une ville côtière, une péninsule qui enfonce son cap, qui est son assise, dans la plus féérique des mers, la Méditerranée. Ville côtière et triple, avec son antique port *Al-Askalé*, ancienne escale des fantômes des vieilles barques et son large archipel, puis à l'arrière, ville longtemps peuplée de vergers d'orangers qui lui confèrent le nom bien mérité de la ville parfumée d'*Al-Fayha'*. Elle est aussi, une fois sa colline (qui constitue sa troisième ramification, dominée par la chaîne de la montagne libanaise et qui, sur ses hauteurs promises l'hiver à la neige, se parent du plus vieux bouquet de cèdres du pays) dépassée, si disputée qu'elle fût dans l'Histoire, qu'elle peut se permettre d'affirmer définitivement haut et fort sa libanité tout à la fois réelle et symbolique. Ville enracinée dans les profondeurs du passé reculé de plus de quatre millénaires, après sa traversée du temps, elle dépose un précieux héritage, les strates de toutes ses époques. Ville qui répand ses ailes dans la lumière du temps comme une *qasida* classique ses vers majeurs, ou un échiquier dont la cadence de ses cases sont l'image même du peuple, fait de diversité et de richesse et un florilège d'édifices abritant des châteaux forts, et des églises, des mosquées, des *madrassas* (écoles coraniques), des *hammams* (bains), des bazars et des *khans* (caravansérails), des fontaines aux épigraphes, gravures, et blasons, et ses monuments artistiques.

LA CITÉ CHANTÉE PAR LES POÈTES

Tripoli des Croisades et de Jaufré Rudel

Tripoli, a été, sous les Croisés, le fief de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, marquis de Provence et duc de Narbonne, bâtisseur de la Citadelle Saint-Gilles, toujours présente et rayonnante, forteresse que la cité garde jalousement dans son cœur et dans les méandres de sa mémoire. Tripoli, tient aussi au souvenir de l'épouse de Raymond entrée dans la légende sous le surnom de la « princesse lointaine² », celle

² Il s'agit du titre d'une pièce de théâtre composée par Edmond Rostand au XIX^e siècle et créée à Paris le 5 avril 1895. La trame est celle de l'histoire du trouvère d'Aquitaine Jaufré Rudel

qui a été célébrée par l'un des premiers grands troubadours, chantre de l'amour courtois³ dans son expression la plus poétique –, chant d'amour inspiré des *mouwashahât*⁴ arabo-andalouses. Que savons-nous exactement de Jaufré Rudel, victime de l'amour impossible ? Selon la légende, Jaufré Rudel⁵, prince de Blaye, s'éprend d'Hodierne⁶ de Jérusalem, la comtesse de Tripoli, sans l'avoir jamais vue, il avait juste entendu parler de sa beauté par des pèlerins d'Antioche. Dès lors, il se mit à lui composer des vers qu'il chantait lui-même. Ayant appris cela, la princesse tombe à son tour amoureuse du poète. Il se rend à Tripoli pour échanger avec elle le « baiser courtois » tel que l'exigeait la tradition des troubadours, élément essentiel à l'accomplissement de l'acte d'amour selon le sacro-saint usage de la « fin amor ». Or il tombe malade à son arrivée et est amené agonisant dans une maison de la cité. On avertit la comtesse (qui était déjà veuve), elle accourt au chevet du poète et le prend dans ses bras. Il la reconnaît aussitôt. « Et il loua Dieu », dit son biographe, « le remerciant de l'avoir laissé vivre jusqu'à ce qu'il l'eût vue ». Et aussitôt il meurt dans les bras de sa bien-aimée lointaine qui le fait ensevelir dans la maison du Temple. Puis, ce même jour, elle se fit nonne à cause de la douleur qu'elle eut de la mort de Jaufré ».

Il serait difficile de supposer que le thème de la « mort d'amour », du « fin amor » ou « amour odhrite », commun chez les troubadours, ait pu naître au Château de Saint-Gilles à Tripoli. On connaît cependant la filiation de ce genre poétique depuis la poésie préislamique, en passant par les *mouwashahat* arabo-andalouses et la littérature en langue d'oc⁷

qui s'éprit de la comtesse de Tripoli rien que sur sa réputation. Avant Rostand, Pétrarque lui-même avait évoqué la figure de Jaufré Rudel « avec la voile et la rame à la recherche de sa mort » – NDLR.

³ L'amour courtois dit encore « odhrite » s'inspire du genre poétique arabo-andalou connu sous le nom de « odhri » ou « amour interdit » qui s'oppose à « l'amour licencieux » ou *ibahi* et dont le genre remonte à la poésie préislamique. (*Mu'allaqat, Majnun Layla...*) – NDLR.

⁴ *Mouwashahât* : poèmes d'amour composés par les poètes arabo-andalous. Ils étaient mis en musique et chantés dans les cours seigneuriales. Ils ont profondément influencé la poésie lyrique de langue d'oc du Moyen-Âge. Les troubadours premiers poètes d'amour en occident, sont nés suite à cette rencontre des cultures. Une similitude frappante dans la forme poétique des vers des poètes d'oc avec celle de la poésie mozarabe. Ce rapprochement entre les deux poésies est connu sous le nom de l'hypothèse arabe. Cf : Henri Pérès, *la poésie andalouse en arabe*, classique au XI^e siècle, Ménendez Pidal, *Les Troubadours*.

⁵ Ou Joffroy Rudel – NDLR.

⁶ Dans le drame de Rostand, la Comtesse de Tripoli est appelée Mélissinde – NDLR.

⁷ Cf. Éric Brogniet, *L'influence des poètes arabes préislamiques sur la naissance de l'amour courtois chez les troubadours de langue d'oc* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2017. <https://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/brogniet09042011.pdf> (consulté le 23/03/2019)

jusqu'au poète florentin Guido Cavalcanti (1255-1300), contemporain et proche ami de Dante Alighieri.

En définitive tout cela importe peu, mais une chose est sûre, c'est qu'à une certaine période l'on parlait la langue d'oc à Tripoli, et que l'évocation de la poésie lyrique des troubadours nous renvoie à Jaufré Rudel et à son emblématique histoire d'amour dont nous reproduisons deux strophes⁸ :

*En Mai, par les longues journées,
Il m'est bien doux le chant des oiseaux lointain.
Mais quand je me suis égaré,
Me souvenant de mon amour de loin
Je vais plein de désir, morne, tête baissée,
Et ni chant d'oiseau, ni fleur d'aubépine
Me plaisent plus que l'hivernale gelée.
Jamais d'amour je ne jouirai
Si ne jouis de cet amour de loin.
Car mieux ni meilleur ne connais
Et ne vais nulle part ni près ni loin
Pour elle être captif je voudrais.
Triste et joyeux m'en partirai
Quand je verrai cet amour de loin.
Mais ne sais quand la reverrai
Car nos terrains sont vraiment loin.
Il y a tant cols et chemins
Et pour ceci ne suis devin
Mais que tout soit comme à Dieu plaît.
À moi – car j'en ai le courage –*

*Donne de voir l'amour lointain,
En vrai dans de pareils parages
De sorte que chambre et jardin
Me semblent toujours un palais⁹*

⁸ <http://www.joel-jegouzo.com/article-amor-de-lonh-l-amour-de-loin-jaufre-rudel-vers-1145-118564000.html>

⁹ Jaufré Rudel : *Chansons pour un amour lointain*, adaptation d'Yves Leclair, Federop, Gardonne, 2011. L'Académicien Amin Maalouf écrit une pièce d'Opéra en cinq actes, « l'Amour de Loin » qui a été interprétée par Kaija Saariaho au Festival de Salzbourg le 15 août 2000, a été jouée par le SWR Symphonie orchester sous la direction de Kent Nagano. L'œuvre a reçu le Grawemeyer Award en 2003.

Tripoli des soufis et des poètes arabes

Trois siècles plus tôt, vers le VIII^e siècle, un autre prince, originaire du Khorassan en Asie centrale, vivait dans les environs de Tripoli. Il s'agit d'Ibrahim Ibn el-Adham, l'un des plus grands mystiques soufis de l'Islam. Est-il venu là attiré par la réputation de sainteté de Dzoû-al-Noûn al-Masri, autre grand soufi, qui lui aussi vivait dans une grotte de la région, à la manière qui sera un peu plus tard celle des moines maronites de la vallée sainte de la Kadisha ? Coïncidence mystérieuse des relations spirituelles et des connexions des uns avec les autres. Mystère de cette ville qui fut une ville combattante et militante et qui accueillit en elle tant d'ascètes et de spirituels de toutes les confessions, dont notamment, jusqu'à nos jours, une ancienne confrérie de Derviches tourneurs, chanteurs et danseurs mystiques, parmi les derniers disciples de Mawlana Jalâl-el-Dine al-Roumi, mystique et poète du XIII^e siècle, l'un des plus célèbres de l'Islam.

Abou al-Tayeb al-Mutanabbî, poète arabe du X^e siècle membre de la tribu des Kinda, avait également relaté sa visite à Tripoli dans de beaux vers décrivant ses vergers et le parfum des orangers en fleurs. S'attardant sur l'essor économique et culturel de la ville à cette époque, il compose une longue tirade qui se termine ainsi : *Un peuple noble envié même du ciel / L'Égypte entière est à court de Tripoli.*

TRIPOLI DES VOYAGEURS ET GÉOGRAPHES ARABES

Ibn Battûta¹⁰ (1304-1369), le grand voyageur arabe, visite Tripoli vers 1440. Venant de Beyrouth qu'il qualifie de petite bourgade, il note succinctement :

J'arrivai ensuite à la ville d'Athrâbolos (Tripoli). C'est une des capitales de la Syrie, et une de ses grandes villes ; elle est traversée par des canaux et entourée de jardins et d'arbres ; la mer l'environne de ses avantages copieux, et la terre, de ses biens durables ; elle possède des places admirables et des prairies fertiles. La mer est à deux milles de distance de Tripoli, et cette ville est de construction récente. Quant à l'ancienne Tripoli, elle est située au bord de la mer et les Francs l'ont possédée un certain espace de temps. Mais lorsque Azzhâhir l'eut reprise, elle fut détruite, et la ville nouvelle fut commencée. Il y a à Tripoli environ quarante commandants des Turcs (mamelouks). Son gouverneur est Thaïlân, le chambellan, qu'on nomme le roi des émirs. Sa demeure dans

¹⁰ Ibn Battûta, *Voyages*, Paris, La Découverte (Poche / Littérature et voyages n° 20), janvier 1997.

cette ville est la maison connue sous le nom de « Dâr el sa'sada » (hôtel de la félicité).

Nous pourrions multiplier à l'infini les citations sur cette ville emblématique du passé mais tel n'est pas le but. Ces anecdotes, ces histoires ne sont là que pour ajouter au décor monumental de la ville auquel nous allons ajuster notre regard. En dépit de la distance qui nous sépare de tout ce legs passé, ce dernier demeure cependant toujours vivace dans nos mémoires¹¹.

PARAMÈTRES DU DÉVELOPPEMENT ACTUEL

Malheureusement, – prétextant que la culture serait un luxe qu'un pays sortant de décennies de guerre ne peut pas se permettre –, l'État libanais n'accorde pas l'attention nécessaire à la mise en valeur du précieux patrimoine du pays en dépit de quelques initiatives timides qui tentent modestement de mettre en relief son rôle de pivot dans une vision cohérente de politique générale. Et pourtant, nul n'ignore l'impact d'une politique patrimoniale tant sur le plan du développement économique que sur celui de la consolidation de l'identité nationale. Il est donc fondamental, que l'État libanais pense à réviser sa politique culturelle générale et veille à exploiter cette richesse nationale exactement comme il tente de le faire pour d'autres richesses comme le gaz naturel, l'eau des montagnes libanaises, sans oublier le secteur des services en perte de vitesse face aux nouveaux pays émergents. Le patrimoine n'est-il pas l'équivalent du pétrole dans certains pays ? Prenons l'exemple de l'Égypte où le seul secteur du tourisme rapporte à l'État une rente de sept milliards de dollars environ, du moins jusqu'aux récents attentats terroristes.

Nous demandons à l'État libanais de se pencher sur la ville de Tripoli qui, rappelons-le se place en tête des villes du littoral de la Méditerranée orientale pour son patrimoine. Elle occupe le deuxième rang après le Caire dans le legs mamelouk dans son intégralité et qui a l'avantage d'abriter encore un tissu social vivant et dynamique. Forte des multiples atouts que nous présentons ci-après, la ville de Tripoli pourrait à

¹¹ Le patrimoine culturel est en perpétuel changement, et a subi de grands changements ces dernières années, en partie du fait des instruments élaborés par l'Unesco. Il ne s'arrête plus aux monuments et aux collections d'objets. Il comprend aussi les traditions, le culinaire, les proverbes, les expressions vivantes héritées de nos ancêtres, comme les traditions orales, les rituels et événements festifs, le savoir-faire et l'artisanat traditionnel.

plusieurs égards égaler Beyrouth qui, malheureusement, a perdu la grande majorité de son patrimoine bâti.

UNE VILLE-MUSÉE

En effet, une promenade dans *Al-Fayha'a* (la ville parfumée) permet, en trois heures, de parcourir mille ans d'histoire¹², « une ville transparente qui découvre les strates de son histoire devant le grand passionné » dit Hind Adib : depuis les Phéniciens¹³ à el-Mina jusqu'à la modernité avec la fameuse *Foire Internationale Rachid Karamé*, œuvre inégalée du célèbre architecte Oscar Niemeyer ; en passant par les périodes hellénistique, romaine, byzantine, omeyyade, croisée, mamelouke, ottomane ainsi que celle du protectorat français¹⁴. Le regard découvre une mosaïque de détails architecturaux et de motifs d'ornements tellement différents, selon les quartiers, qu'il est impossible de définir une typologie¹⁵ précise. De plus, la ville est au centre d'une région riche en couvents, monastères et églises, depuis les petites villes côtières, les différentes localités des basses plaines au pied du Mont-Liban, jusqu'aux gorges de la *Kadisha* (la vallée sainte).

Mais il n'y a pas que les monuments de jadis et les lieux de pèlerinage, il y a aussi tout un patrimoine vivant et actif. Il s'agit de ces métiers artisanaux qui résistent aux changements et au modernisme. Tripoli est une ville traditionnelle jalouse de son passé et qui tient à ses métiers artisanaux qui le perpétuent dans son authenticité. Face à la mondialisation et au consumérisme ambiant, les métiers artisanaux sont très prisés, au Liban. Ils demeurent d'un prix abordable, notamment dans les ruelles des quartiers défavorisés qui grouillent d'un sous-prolétariat de démunis et de sans-le-sou. Une bonne politique de développement, s'appuyant sur le patrimoine, pourrait valoriser cette main d'œuvre et profiter de ces atouts pour faire de Tripoli une ville touristique à l'instar d'autres villes

¹² Hind Adib, *Tripoli, City of all Eras*, (texte arabe), Mario Saba (photographie), Université de Balamand, 253 p.

¹³ Des vestiges phéniciens et romains se trouvent sur l'île des Lapins, à visiter à l'occasion d'un tour à Tripoli.

¹⁴ Plusieurs artères et rues de Tripoli ont été construites au début du XX^e siècle s'inspirant du style des arts décoratifs alors en vogue en Occident, présente des caractéristiques architecturales très intéressantes avec des Bow window sculptés, des logias arrondis et menus décorations dessinés avec soin par les premiers architectes. Je citerai les rues Azmi et ses environs, Moutran, Ezzdine, les quartiers Zahrieh et Kobbé etc.

¹⁵ Une typologie en architecture est une démarche méthodique de classification d'un ensemble de types. Elle aide à déterminer le style architectural d'un lieu.

de la Méditerranée qui partagent avec elle un air de famille, comme Damas, Alep, Bagdad, Le Caire, Marrakech, voire encore Naples.

À Tripoli, le constat est désolant et parfois inacceptable. Dans certains quartiers le revenu moyen ne dépasse pas les 4 dollars par habitant, le taux de chômage a atteint 60 % de la population active. Les 30 ans de guerre et de despotisme ont vidé Tripoli de toutes ses richesses. Vers les années soixante, la ville de Tripoli jouait le rôle de capitale du nord. Des centaines de milliers de personnes s’y rendaient le matin pour le travail, l’administration et autres. Ce rôle a été perdu durant la guerre. Tripoli a été désertée par les habitants des villages environnants, chrétiens pour la plupart, qui y travaillaient et y résidaient, du moins en hiver. Ce mouvement d’abandon de la ville par une bonne partie de sa classe moyenne s’explique par l’émergence croissante de groupes religieux radicaux. C’est ainsi que plus d’une bourgade des environs a cherché à devenir autosuffisante suite au retour de ses résidents qui avaient choisi

Tripoli comme lieu de résidence et de travail

Malgré toutes ces difficultés, sans compter l’incendie qui a ravagé la bibliothèque de Tripoli, ou encore la démolition du théâtre Inja¹⁶, on assiste depuis les débuts des années 80, à l’essor d’un nouvel élan culturel avec la création de nombreuses universités pour répondre aux besoins des étudiants du Liban Nord. Par ailleurs, de nombreuses associations culturelles ont vu le jour et encouragent les artistes locaux et nationaux : la *Rabitah al-Saqafiya* (Ligue Culturelle), des clubs, tel le club des universitaires ou le club des échanges culturels. De même, des espaces de rencontre et de débat autour de problèmes d’actualité ont vu le jour. Le Salon du Livre de Tripoli est un rendez-vous attendu par les intellectuels et les éditeurs. Des concerts, des spectacles sont présentés sur la scène de la *Rabitah al-Saqafiya*. Le Centre Culturel Français attire

¹⁶ Ce théâtre a été construit en 1886 par le Commissaire Hassan el Inja dont on raconte qu’il était un des hommes les plus puissants de la ville et qu’il avait réussi à discipliner tous les habitants. Beaucoup de narration sur ce personnage qui a marqué la mémoire collective de la ville. On raconte qu’il envoyait son âne faire la tournée des commerçants qui glissaient leur dû de la dîme dans les attelages de l’âne. L’animal revenait vers son maître avec les sommes au centime près. Malheureusement, ce théâtre, – où les plus grands artistes arabes ont chanté et joué, dont Oum Kalthoum – a été volontairement démolie le 11 décembre 2011, et avec lui la mémoire collective du beau patrimoine de style vénitien. Un gros projet immobilier devait le remplacer mais il a été empêché par un mouvement populaire. Même si le beau théâtre n’est plus qu’un tas de pierre sur un terrain vague en plein milieu du centre historique de Tall.

un public francophone, plus récemment quelques fondations aux noms bien connus appartenant à des groupes politiques, confirment à nouveau l'engouement toujours grandissant de la population pour la culture locale et internationale.

DÉMOGRAPHIE COMMUNAUTAIRE ET CONVIVIALITÉ

À cause des bouleversements de ces dernières décennies, Tripoli est devenue à majorité musulmane. Un changement démographique qui bouleverse la vie de la cité qui jusque-là était peuplée, à 50 %, de chrétiens orthodoxes. Si certains d'entre eux sont autochtones arabophones, un grand nombre appartient à la diaspora hellénophone qui n'a cessé de se répandre durant la période ottomane. Certains se sont établis dans ce verger au bord de la Méditerranée avec les premières conquêtes hellénistiques, et s'y sont enracinés. Leurs descendants y demeurent encore comme les familles Papadopoulos, Simoniidis, Apostolidis, Constantino, Cozmo, Georgyadis, Angelina, Theodossiou etc. Ils ont été rejoints, durant les conquêtes arabes par des musulmans puis, à la fin de la première guerre mondiale, par les habitants de la montagne environnante : orthodoxes du Koura et du Akkar, maronites de Zghorta-Zawiyé et Bécharré mais aussi du Akkar. Il ne faut point oublier la présence d'une importante communauté juive dont les familles sont toujours inscrites dans les registres de l'état-civil de la ville où ils sont demeurés en permanence jusqu'aux premières années de la guerre civile. La communauté juive constituait un des éléments indissociables du tissu urbain. La plupart sont partis, en 1967 en une seule vague, laissant derrière eux du linge étendu sur les balcons des maisons abandonnées du quartier Zéhriyeh. Ce fut une déchirure irréparable. Actuellement, une infime minorité demeure.

Une certaine douceur de vivre de jadis

L'évocation de la vie à Tripoli avant l'atroce guerre civile libanaise, est une véritable torture pour la génération de l'avant-guerre. Les souvenirs rejaillissent avec une ineffable amertume, une « Dolce Vita » perdue. On évoque une « Andalousie » insouciant, une vie paisible, tranquille, joyeuse. Les gens emploient une pléthore de synonymes pour décrire un état d'esprit que l'on a du mal à imaginer. Cet « âge d'or » pourrait-on dire, a laissé des valeurs, chères au cœur des tripolitains, qui rythment une vie sociale qui demeure attachée à un certain art de vivre de jadis non dénué de conformisme traditionnel et de bonhomie. Les anciens racontent que le vendredi, jour de prière, durant le prêche qui dure au

moins une heure, les échoppes dans les souks, restaient ouvertes sans surveillance. On se contentait de baisser des rideaux de fortune, ou bien il suffisait de tendre une corde ou une canne pour signifier au public que la boutique était momentanément fermée. De nos jours, cette tradition est respectée malgré tous les changements subis pendant les années de guerre et de chaos. Les tripolitains attribuent leur conduite à un acte de foi, toute religion confondue, magnifiée par l'éducation religieuse inculquée, dès le plus jeune âge aux enfants, dans les écoles religieuses très nombreuses dans la ville, catholiques, orthodoxes ou musulmanes.

Urbanité et sociabilité de partage

Aux grandes occasions religieuses, les tripolitains ont le souci de souder la convivialité urbaine de leur vivre-ensemble¹⁷. La procession de la Vierge est un moment très attendu où chrétiens et musulmans sillonnent côte à côte les rues de la ville, suivant le cortège et finissant chez un hôte pour déguster ensemble les pâtisseries offertes, comme le *maamoul* préparé selon la tradition à l'eau de fleur d'oranger distillée avec soin par la maîtresse de maison dans la *karaké*¹⁸ qu'on sort pour l'occasion quelques jours auparavant, en mars, avant le mois de mai consacré à la Vierge Marie. Dans la littérature consacrée à la vie quotidienne tripolitaine, on raconte même que les visiteurs, venus souhaiter la bonne fête, repartaient toujours avec leur *sakbé*, une assiette de pâtisseries fabriquées par la maîtresse de maison. Ces obligations de courtoisies étaient toujours réciproques. C'est ainsi que les chrétiens observaient avec leurs voisins musulmans les rituels du Ramadan. Ce vivre-ensemble est également visible sur les noms donnés à certaines rues comme la Rue des Bonnes sœurs, Rue des Églises, Rue de l'Évêque, Rue Saint-Élie, Rue Saint-Maron etc. Entre travail, études et loisirs, les tripolitains ont appris à se connaître et à établir des relations qui dépassent le cadre étroit de leurs appartenances communautaires et régionales. Les écoles chrétiennes ont certes joué un rôle très important dans ce travail de connaissance de l'autre et d'initiation à la diversité religieuse et culturelle. On y trouve inscrits autant d'élèves musulmans

¹⁷ Plusieurs chercheurs et romanciers tripolitains se sont penchés sur le mode de vie à Tripoli durant les XIX^e et XX^e siècle. Je citerai D^r Maha Kayal, anthropologue qui a écrit plusieurs ouvrages, en langue arabe, sur les us et coutumes de l'époque, SE l'ambassadeur Khaled Ziyadé, D^r Fadl Ziyadé, MM. Mohamad Sinjikdar, Riad Dabliz, Mohamad Nour el-dine Mikati, D^r Nazih Kabbara, D^r Lameh Mikati, D^r Saba Zreik et d'autres. Tous décrivent un mode de vie ancré dans les traditions et les valeurs, toujours dans le souci de la transmission d'un patrimoine riche et très apprécié.

¹⁸ La *karaké* est un alambic de distillation – NDLR.

que de chrétiens. On note cependant, un recul, ces dernières années, de ces écoles en faveur de nouveaux établissements séculiers ou musulmans.

SOCIÉTÉ CIVILE ET RENAISSANCE POSSIBLE

Petit à petit un regain de confiance se fait sentir. On voit émerger une société civile ouverte, lucide et responsable. Elle se soulève, elle appelle au changement, elle refuse de se résigner. Elle revendique le droit à la vie, à être reconnue, à faire valoir les richesses de la cité parfumée au même titre que toutes les autres villes du pays. Je me contenterai ici de citer la foire internationale d'Oscar Niemeyer, qui sera probablement classée¹⁹ au patrimoine mondial de l'Unesco, ainsi que le port – le plus grand du pays – et l'aéroport²⁰ qui doivent reprendre leurs activités. Je n'oublie pas la gare²¹ du chemin de fer, aujourd'hui abandonnée mais qui était jadis un des terminus latéraux de L'Orient-Express²² et la plus grande du Liban, avec ses beaux bâtiments de style colonial, construits à la fin du XIX^e siècle grâce aux deniers personnels des habitants, ayant à cœur de développer leur ville. Ne pourrait-elle pas être réhabilitée ? Si l'on admet que l'heure n'est pas encore arrivée pour que le Liban

¹⁹ Une demande émanant de la Délégation permanente de l'Unesco, suite au travail assidu de l'architecte Jad Tabet et son équipe, de l'Ambassadrice M^{me} Sahar Baassiri de l'association Patrimoine Tripoli Liban (PTL) et des très nombreux militants, la foire a enfin été proposée sur la liste indicative de l'Unesco.

²⁰ Il s'agit de l'aéroport de Koleyat, anciennement baptisé aéroport René Mouawad, est une nécessité absolue pour le développement du nord du Liban, et à la reconstruction de la Syrie. Aussi, le Liban est l'un des rares pays au monde qui n'a qu'un seul aéroport, l'aéroport Rafic Hariri, insuffisant pour le pays notamment après la crise syrienne.

²¹ Il s'agit de la Gare de Tripoli. Cela fait plus de 50 ans qu'elle a été abandonnée. Elle abrite de très belles locomotives datant de 1902 à 1945. Une d'elles, de fabrication allemande, a été offerte au Liban en compensation de la guerre. Plusieurs trains à vapeurs gisent au milieu de ces bâtiments en ruine. Elle a été récemment rouverte à la population en juin 2018, grâce à quelques travaux d'aménagements réalisés par l'Association Patrimoine Tripoli Liban (PTL) pour devenir depuis, un lieu de promenade où grands et petits s'inclinent face aux majestueux trains rouillés de la belle époque, et qui en disent long sur la société anonyme créée par quelques familles tripolitaines ayant reconnu l'importance du transport ferroviaire dans le développement des villes. Ce sont eux-mêmes qui ont posé la première pierre en 1989 avec l'accord des autorités ottomanes qui avaient équipé la capitale Beyrouth d'une gare, celle de Mar Mikhaïl.

²² L'Orient-Express avait pour terminus la Gare de Sirkeci à Constantinople. Les voyageurs étaient transbordés sur le Bosphore jusqu'à la Gare de Haydar Pasha sur la côte asiatique d'Istanbul où ils prenaient le Taurus-Express jusqu'à Ankara d'où ils pouvaient rejoindre Alep, Tripoli, Bagdad – NDLR.

puisse s'équiper de transports ferroviaires, qu'est ce qui empêche le vieux matériel du XIX^e siècle de constituer un musée ferroviaire, le plus riche du Moyen-Orient ? Ce sera l'occasion au moins de faire peau neuve et d'égayer la face de la cité ternie par tant de misère. La société civile tripolitaine loin de capituler, continue tant bien que mal à résister avec force et détermination. La radicalisation religieuse, en dépit de sa visibilité, ne prendra jamais le dessus sur l'esprit d'ouverture. La pauvreté n'est certes pas une fatalité, l'éducation et la culture sont les dénominateurs communs à toute la population tripolitaine. Les changements ont mis 50 ans à se faire, l'inverse sera certes aussi long. Ce qui compte aujourd'hui c'est la confiance dans la volonté de tous les acteurs.

PATRIMOINE ET DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

Historiquement, Tripoli, grâce à une importante industrie, a toujours été un pôle économique important. Depuis les croisés, on y dénombre près de 4 000 métiers d'art. Que s'est-il passé depuis ? À en croire les indicateurs désastreux des dernières années, près de la moitié des tripolitains vivent en dessous du seuil de la pauvreté. L'analyse de Michel Seurat de la guerre entre Bab el Tebbaneh et Jabal Mohsen, reste aujourd'hui, 28 ans après sa mort en détention, d'actualité. Les clivages confessionnels n'expliquent pas tout. Les conditions économiques et sociales particulièrement déplorables y sont pour beaucoup. Et pourtant, Tripoli demeure potentiellement la ville la plus importante du pays. C'est ce que rappelle le projet élaboré par la Chambre du Commerce et de l'Industrie et présenté, en 2016 au gouvernement libanais. « Tripoli capitale économique du Liban²³ » dans son étude énumère les cinq établissements stratégiques de la ville qu'ils désignent par les cinq « m », qui sont : l'aéroport (*matar*), le port (*marfaa*), la gare (*mahatta*), la raffinerie (*masfat*), la Foire internationale (*maarad*) qui seraient capables de lui assurer un développement durable. Le projet met avant l'importance des établissements remarquables cités ci-dessus ainsi que les entreprises industrielles nombreuses dans la capitale du Nord.

²³ Il s'agit d'un projet de mise en valeur de la ville et de ses institutions remarquables pour qu'elle redevienne un pôle économique comme dans le passé. Ce projet a été initié par Monsieur Toufic Dabboussi Président de la chambre et l'ancien Maire de la ville D' Nader Ghazal. L'étude a été faite par la chambre et proposée au Premier Ministre Saad Hariri et au Conseil des Ministres en 2016. Dans le cadre des projets de reconstruction de la Syrie, l'étude montre le potentiel stratégique et économique de la ville de Tripoli qui pourrait aussi venir en aide à l'économie du pays.

À Tripoli on fabrique et on transforme à bas prix, tout ou presque : le laminage du fer, les industries du bois et de l'ébénisterie, du textile, les salines, les huileries, les savonneries, les pâtisseries, le cuivre et ses dinanderies, ainsi que d'autres industries de transformation.

ACTIVITÉ INDUSTRIELLE

Tripoli était jusqu'aux années 1970, la ville la plus industrialisée du pays. Elle a connu une période de prospérité favorisée par la construction d'usines, qui ont fermé pendant la guerre civile, ayant subi de plein fouet la concurrence asiatique. Malgré tout, les souks y constituent pour leur part, un pôle d'attraction pour les habitants des régions avoisinantes ce qui se répercute positivement sur le secteur commercial. En effet, la ville regorge de souks spécialisés disparates et dont chacun s'enorgueillit d'une spécialité. Construite par les mamelouks, la situation géographique et stratégique de la ville, l'avait de fait vouée, au commerce. Et comme le veut la coutume chaque souk était indépendant²⁴, on y dénombre ainsi une dizaine de souks différents qui s'enchevêtrent et se rejoignent selon une construction en labyrinthe dont le rôle était d'empêcher un éventuel conquérant de rentrer facilement dans la ville. Avec l'industrialisation, certains métiers artisanaux qui avaient fait pourtant sa réputation ont disparu. Parmi eux citons les affûteurs (de couteaux), les étameurs (du cuivre), ou encore les matelassiers. D'autres métiers, comme celui des ciseleurs du cuivre ou dinandiers, dont les sons de leurs marteaux frappant le métal résonnaient à travers toute la médina, ont été transférés hors de la ville dans le cadre du projet CHUD²⁵. Le Khan el Khayatin, (le caravansérail

²⁴ Jadis, la coutume voulait qu'on ne mélange pas les produits « sales », (poisson, viande etc.) avec les denrées « propres » tels que le savon, les textiles et autres. C'est la raison pour laquelle chaque bazar est séparé de l'autre et on y accédait par différentes portes qui n'existent plus de nos jours, sauf par le nom. On distingue la *porte rouge*, la *porte du fer*, la *porte du sable*, la *porte de l'or*, la *porte des tanneurs* etc. Ces portes ont disparu mais les entrées sont encore là, comme celle du *Khan El-Khayatin*, le caravansérail des tailleurs. Une seule porte subsiste toujours, celle du caravansérail du savon. Elle est fermée à la tombée de la nuit. On compte aussi plusieurs souks, dont les plus connus sont les *Souk-el-Attarine (marché aux épices)*, *Souk-el-Samak (aux poissons)*, *Souk-el-Bazerken (le Bazar)*, *Souk-el-Sagha (marché des orfèvres)* etc.

²⁵ Le projet CHUD désigne *City Heritage Urban And Development* est initié par le Centre de Développement et de Reconstruction du Liban de Beyrouth. Un projet financé en grande partie par la Banque centrale et l'Agence française pour le Développement pour sauver les centres historiques des trois villes libanaises Tripoli Saida et Tyr. Il est nécessaire de rappeler un des événements les plus tristes que la ville de Tripoli ait connu, il s'agit de la crue du fleuve Abou Ali de 1956, emportant

des tailleurs), ce joyau architectural datant du XIV^e siècle avec sa perspective étonnamment moderne, facilement reconnaissable à ses hauts arcs pleins, blancs portant des auvents de bois qui le distingue de tous les autres caravansérails, est l'un des plus anciens souks de Tripoli. On y fabrique aujourd'hui des vêtements traditionnels libanais, dont les costumes de la troupe de danse Caracalla. Avant sa restauration, on y voyait encore des hommes assis en tailleur sur leur estrade scrutant le passage des badauds cherchant des yeux un éventuel client tout en piquant d'une aiguille l'ouvrage inachevé. Depuis peu, des commerçants vendant des costumes folkloriques de fabrication chinoise, ont remplacé les vieux tailleurs à la retraite. Le *khan* reste néanmoins exceptionnel comme lieu de la mémoire d'une ville au caractère indélébile mais dont le potentiel indéniable demeure négligé.

CITÉ DES CARAVANSÉRAILS ET DES ENTREPRISES FAMILIALES

Tripoli comptait cinq *khans* (caravansérails) différents, tous datant du XIII^e siècle : *Khan el Masryyin* (des Égyptiens), *Khan el Khayatin* (des Tailleurs), *Khan el Saboun* (du Savon), *Khan el Kameh* (des Céréales) sans oublier le plus beau, nouvellement restauré, appelé *Khan el Askar* (de l'Armée). Ce dernier est composé de bâtiments de deux étages qui encadrent une cour carrée, au centre de laquelle trône une fontaine à vasque. Il faisait office d'auberge pour voyageurs.

Mahmoud Sharkass

À part le *Khan el Khayatin*, aucun autre n'a été réhabilité dans la ville oubliée. Et pourtant, un des commerces ancestraux qui a fait la réputation de Tripoli est celui du savon à base d'huile d'olive, est plus que jamais florissant dans l'un des lieux les plus recherchés des visiteurs, le « *Khan el Saboun* ». On n'y fabrique plus le savon sur place, certains commerçants s'y sont installés pour le vendre. Plusieurs savonneries en ville fabriquent le savon, comme celle de Mahmoud Sharkass, un des plus célèbres artisans de la ville, qui tient une entreprise familiale et qui a hérité son savoir-faire de son arrière-grand-père. Il a choisi le

nombre de monuments construits au bord de l'eau. Là aussi l'humain a joué un rôle dans l'anéantissement de nombreux bâtiments de toute beauté. Une décision avait été prise à l'époque, par Rachid Karamé alors Premier Ministre et député de la ville, de raser tous les bâtis pour agrandir l'effluve. Les plus belles maisons, mosquées et ponts de la ville ont ainsi été rasés. Le projet CHUD concerne également les bords du fleuve qui a séché depuis. Ce projet a été, à son tour, catastrophique. Cette belle zone historique a doublement été dénaturée par ces deux actions, (par ignorance peut être ou par déni ?) la question reste ouverte.

Khan el Masryyin pour y installer ses machines centenaires. C'est lui qu'évoque Azza Malek²⁶ dans ces vers :

*Dans la transparence de la gloire !
Sous les arcades vétustes enrichies par le temps
Et chargées d'existences
L'artisan, en bon vétéran, prolonge le passé
D'un siècle oblique
Lui ! Prince du savon... de l'univers aromatique !
Le Père reçoit
Sous son morceau de ciel bleu
Des visites nostalgiques
De parfums nostalgiques, de couleurs qui s'épousent*

Dans son atelier de fortune, les visiteurs se trouvent emmenés dans un voyage dans le temps grâce aux fragrances du musc, de l'ambre, de la rose et du jasmin. Il explique à ses hôtes la technique de fabrication du savon traditionnel que la mariée emporte dans son trousseau. Il leur fait découvrir les vestiges du Khan el Masryyin qu'il occupe depuis toujours ; et sur les murs duquel sont gravées des étoiles de David, que des ouvriers ont laissées là comme empreintes de leur passage en ces lieux. L'exemple de Mahmoud Sharkass rappelle combien l'industrie de savon est importante à Tripoli et se place, en réputation, juste derrière celle d'Alep. « Le reproche est le savon des cœurs » dit un proverbe typique de Tripoli.

Une palette de métiers multiples

D'autres métiers sont aussi très prisés et font la réputation de la ville Tripoli et non des moindres. Une échappée dans la vieille ville permet à chaque tournant du labyrinthe qui constitue l'itinéraire du promeneur, de découvrir un métier différent.

Ciseleurs, dinandiers, étameurs du cuivre

Le cuivre et le bois sont des matériaux très connus à Tripoli. On y fabrique de tout. Des ustensiles de cuisine, des moules, des meubles de la décoration et le tout avec un savoir-faire ancestral²⁷ et à des prix bas, citons par exemple le métier de matelassier qui continue d'émerveiller la vue et la curiosité des visiteurs.

²⁶ Azza Agha Malek, Poésie tripolitaine francophone, Légende personnelle d'une ville (Extraits de « Modes Inconditionnels des Aubes mensongères »).

²⁷ Mohamad Sinjickdar, *Il était une fois Tripoli d'antan*, Jarrous Press Publishers. Ouvrage en langue arabe.

Bijoutiers et orfèvres

Les bijoux aussi sont fabriqués et vendus dans le souk des bijoutiers dans le quartier Nouri, le district des nobles dit-on encore aujourd'hui. C'est ainsi que les bâtisseurs de la cité mamelouke avaient pensé la ville. Les portes de la ville correspondaient au métier qu'on y exerçait. Elles étaient donc hiérarchisées. La porte principale est celle de la « Sagha » (Porte des Orfèvres). Elle est adossée à la grande mosquée, le visiteur avait son itinéraire bien tracé. Il arrive en ville, fait ses ablutions et ses prières, passe par le souk pour y découvrir sa marchandise, avant d'atteindre, chemin faisant, le caravansérail pour y passer la nuit.

Gastronomie traditionnelle

De nombreux restaurants de cuisine traditionnelle²⁸ sont nichés dans les ruelles. Les pâtisseries de Tripoli ont acquis une réputation quasi internationale. Leur particularité est dans la fraîcheur de la « croûte de lait » ou *ashta*. On dit que les champs de canne à sucre²⁹ à profusion permettaient un surplus de production de sucre dont une partie était employée dans la fabrication de desserts et sucreries. Certaines spécialités ne sont connues qu'à Tripoli. Je cite rapidement la *jazarié*, à base de potiron, et aussi la *halawet el rez* à base de pâte de riz en forme d'œuf qu'on farcit de crème tripolitaine et qu'on s'amuse à appeler aussi « testicules des anges ». C'est un régal pour le palais. Mais c'est sans doute la *halawet el jibn* un mélange de fromage, de semoule fine et de fleur de maïs qui détrône toutes les autres spécialités orientales. Actuellement cette industrie, tout comme tout le patrimoine culinaire tripolitain dont on fait les louanges d'ailleurs, se porte très bien grâce à des entreprises familiales et ancestrales très connues à l'international. Jusque-là, ils ne participent pas à la promotion de la ville, alors qu'ils devraient en être les principaux acteurs. Ils devraient participer d'une façon plus sérieuse à l'économie du pays.

Souffleurs de verre

En outre, il est un métier d'art très important qui commence à se perdre complètement, c'est celui de souffleur de verre. Le dernier survivant de la famille, usé par la pénibilité du métier, et sans aucune aide, a pris

²⁸ Les principaux ingrédients sont le pois chiche avec lequel on prépare le *homous* et la fameuse *tess'eyeh* (panade à base de pois chiche de yaourt, d'ail et de pain grillé) pour le petit déjeuner traditionnel le plus commun, les fèves du *foul* ou la *moghrabieh* de chez *Dabboussi*. Ces petits restaurants se multiplient et sont dans l'ensemble propres et de bonne qualité..

²⁹ Cf. Omar Abdessalam Tadmouri, *L'histoire politique et civilisationnelle de Tripoli*, Dar el Iman, t. 1, Liban – ouvrage en langue arabe.

la décision d'arrêter ce métier sans en assurer sa transmission. Des tentatives de notre part ont été vouées à l'échec. Il aurait fallu que des investisseurs lui assurent la modernisation de son usine, de ses modèles, de leurs emballages, l'aider à commercialiser sa production. Il est fort regrettable que ce dernier souffleur de verre d'une longue lignée, se trouve obligé de mettre fin à un métier qui existe depuis les phéniciens et dont les monuments de la ville patrimoniale témoignent encore d'un âge d'or de production colorée, belle et prisée.

LA CITÉ AUX MULTIPLES LIEUX DE CULTE

La ville regorge d'édifices religieux et civils qui constituent un bel ensemble. On raconte que les pierres des mosquées ont servi, à un certain moment, à restaurer une église ou que des épaves d'églises ont pu compléter la construction d'une mosquée. Ces strates de l'histoire renforcent à l'extrême le jeu de la convivialité. À Tripoli, les lieux de culte sont les maisons multiples du Dieu unique. On dénombre, cependant, une centaine de mosquées et seulement une dizaine d'églises.

Mosquée Taynal

Une des plus belles mosquées est celle de Taynal (du nom du prince Seif el-Dine Taynal, ancien gouverneur de Tripoli) que surmonte un splendide minaret et des coupes vertes. La mosquée Taynal, similaire aux autres mosquées de la ville, a été construite en 1336 au milieu de vergers d'agrumes. Elle recouvre les vestiges d'une église des carmélites qui l'avaient érigée sur les ruines d'un temple romain dédié à Zeus comme le montre les colonnes visibles dans la première salle de prière. Les salles qui entourent le patio en marbre étaient utilisées pour le conseil des magistrats de Tripoli aux temps des Mamelouks.

Mosquée al-Mansouri

Elle témoigne d'une architecture aussi riche que complexe. Ses façades reflètent les strates du temps. Cette mosquée a été construite en 1294 par le Sultan al Achraf Kalawoun. L'architecture de cette mosquée retient l'attention : peut-être est-ce la tour du minaret, ancien clocher d'église reconverti, dont le style lombard peut surprendre au sein d'une mosquée ? Ou le portail nord qui rappelle un portail d'église ?

Sainte-Marie de la Tour, la Grande Mosquée

Il est en effet probable que la Grande Mosquée ait été construite vers la fin du XIII^e siècle sur l'emplacement de la cathédrale Sainte-Marie de la Tour, monument croisé– dont la porte et le minaret sont datés

de l'époque des croisades –, elle est considérée comme une des plus vieilles mosquées du Liban. On y présente chaque année, le 27^e jour du Ramadan, durant la nuit du destin, sur un présentoir en or, un poil supposé avoir appartenu à la barbe du prophète Mohamad, un cadeau offert à Tripoli par le Sultan Abdulhamid. Tout le long de l'année cet objet est précieusement gardé à la Direction des Wakfs³⁰.

Oratoires et Mausolées

On citera la présence de plusieurs oratoires et mausolées de « saints » musulmans ou « wali » dont le plus connu est celui de Sidi Abdel Wahid (1305-1306). On ne peut pas ne pas évoquer une curiosité qu'on ne trouve dans aucune autre ville, à savoir la mosquée ottomane al-Moallaq (suspendue) qui se dresse au-dessus d'une rangée de magasins. Elle a l'originalité d'avoir été construite au-dessus d'un passage voûté. À côté, se trouve un jardin où l'on peut voir la tombe de son créateur, Mahmoud Lutfi al-Za'im.

Monuments chrétiens

Il n'existe plus beaucoup de monuments chrétiens. La plupart ont en effet été détruits en 1279 quand le sultan mamelouk a conquis la ville des Croisés, on en trouve quand même quelques-uns dans le quartier Zahriyah, comme la très belle cathédrale Saint-Georges des orthodoxes (1873) avec son somptueux iconostase de marbre finement sculpté et sa prestigieuse collection d'icônes royales réalisées à l'école de Jérusalem par Mikhaël Hanna el-Qudsi, en 1874. À al-Mina, à l'emplacement d'une église croisée, une autre cathédrale Saint-Georges, édifiée au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, présente de splendides boiseries et un iconostase rare, dans le « style mosaïque syro-mamelouk ». D'autres églises chrétiennes se trouvent dans la rue des Églises. Celles-ci ont été construites au XIX^e siècle. La plus ancienne des églises de la rue est Saint-Nicolas, d'obédience grecque orthodoxe. Transformée en église au début du XIX^e siècle, il s'agissait à la base d'une savonnerie. L'église Saint-Georges, également grecque orthodoxe, a été construite dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il s'agit de l'une des églises les plus belles et les plus imposantes au Liban. Plus loin, vous pourrez voir l'église Saint-Michel, la plus ancienne église maronite de Tripoli, construite en 1889. Elle fait face à une petite église latine qui appartient aujourd'hui à l'école italienne de Tripoli. Mais, la plus ancienne église de Tripoli, est l'église Saydet al-Hara ou Notre-Dame du Quartier, qui se trouve dans un des quartiers de Tabbaneh, au cœur de la vieille ville.

³⁰ Le Wakf, en droit musulman, est un bien de mainmorte – NDLR.

Elle est datée du XIII^e siècle. Elle a été récemment restaurée après avoir été lourdement endommagée durant les années de guerre civile.

Les madrassas ou écoles coraniques

Les *madrassas*³¹ ou écoles coraniques, bien qu'incontournables dans toute cité arabe, se font rares de nos jours, sauf à Tripoli où elles sont nombreuses. Leurs élégantes façades caractérisées par une succession de pierre noire et blanche et rehaussées de stalactites et d'un linteau retiennent le souffle des promeneurs avisés. La plus belle est la *Madrassa Bortassiya*, qui comme ses petites sœurs, *Al-Madrassa Al-Saqrqiya* et *Al-Madrassa Al-Khatouniya*, se trouvent à l'entrée des souks des bijoutiers. A l'entrée de la *Khatouniya* on trouve gravé, sur deux panneaux de marbre, le décret religieux (*wakef*) de sa fondation. Quant à la *Saqrqiya*, une bande d'inscription parcourt sa façade. Quasiment tous les monuments de la vieille ville, sont gravés en calligraphie *koufi*, de versets coraniques. De l'intérieur, on distingue un plafond à alvéoles et des corniches colorées qui rappellent l'architecture islamique de l'époque. Toutes possèdent le tombeau de leur fondateur, exceptée la *Madrassa al-Nasiriya*, dont le fondateur n'était autre que le sultan mamelouke lui-même, al-Nasser Hassan ibn-Qalawun³² (1334-1361). Partout ailleurs dans la vieille ville de Tripoli, les petites rues recèlent de bonnes adresses. Au détour d'une promenade, on peut croiser des colonnes à chapiteau datant de l'époque byzantine, dont celles qui se trouvent à El Mina ou à l'entrée du Souk des Tailleurs.

Les Hammams

Par ailleurs, la ville possède de nombreux établissements de bains publics, ou *hammams*, qui se distinguent eux aussi par leurs coupoles repérables de loin. Leurs voûtes sont quasi aériennes. Filtrée par les couleurs vénitiennes de leurs vitraux, la lumière pénètre en demi-teinte grâce à ces sphères en verre soufflé, donnant à ces lieux une atmosphère au charme exquis et pittoresque. Des *hammams* nombreux de la ville il n'en reste que six, dont seul le Hammam Al-

³¹ Les « Madrassas » ce sont les écoles coraniques construites par les Mamelouks. Nombreuses sont les écoles coraniques dans la vieille ville. On en dénombre 23 dans l'ouvrage sur les *Écoles et mosquées de la « Fayha' »* paru en 2003 par « la Direction des Awkaf de Tripoli, édition bilingue anglais, dont les plus connues sont Al-Shamsiya, Al-Nouriya, Al-Mardaniya, Al-Homsiya, Al-Quartawiya, Al-Nasiriya, Al-Khatouniya, Al-Towashiya etc.

³² Al-Nasser Badr ad-Din ibn Muhamad ibn Qalawun régna comme sultan mamelouk d'Égypte. Il régna une première fois de 1347 à 1351. Il fut déposé puis restauré sur son trône en 1355 – NDLR.

Abed demeure fonctionnel. Les autres sont en cours ou en attente de travaux de réhabilitation. Un des plus grands *hammams* de Tripoli et du Liban, le *Hammam 'Ezz-Eddine* a été récemment restauré, avec un enduit qui assure la conservation de la pierre. Construit sur les restes d'un hospice des Croisés, ce dont témoignent les inscriptions latines sur ses portes, le *hammam* a été offert à la ville de Tripoli par le gouverneur mamelouk 'Ezz-Eddine Aybak au XIV^e siècle. Il est appelé à devenir un musée. Achevé en 1333, le Hammam al-Nouri est sans doute le plus impressionnant de tous. Son bassin central, ses dômes et ses pavés multicolores laissent entrevoir au visiteur contemporain le faste de son passé. Aujourd'hui, ses grandes pièces sont complètement délaissées. Le Hammam al Jadid (ou Nouveau Hammam), a été construit par le *Wali* (gouverneur) ottoman de Tripoli Ibrahim Pacha al-Azem vers 1720. Il est considéré comme l'un des plus majestueux *hammams* du Liban. Sa porte monumentale est surmontée d'une chaîne rocheuse constituée de cercles entrelacés qui ornent la pierre monolithe de son entrée.

La pension Al-Khankah

Niché dans l'une des vieilles bâtisses du quartier résidentiel de la place Deftardar, ce monument unique au Liban est une pension pour veuves et femmes déshéritées. À l'origine destiné à accueillir les soufis, Al-Khankah a été construit pendant la deuxième moitié du XV^e siècle. À l'intérieur du bâtiment, se trouve un patio avec, en son milieu, une fontaine. De part et d'autre une enfilade de chambres et tout au bout un tombeau qui serait celui de la fondatrice.

UN AVENIR PROMETTEUR ?

Une ville moderne

Mais la capitale du Nord est aussi une ville moderne, progressivement construite, et qui ne cesse de s'étendre diminuant d'autant les vergers et orangeries qui la caractérisent. En quittant le centre économique et historique, mieux connu sous le nom de Tall, on arrive sur l'axe principal de la rue Azmi Bey, le « Hausman » tripolitein, éponyme du gouverneur ottoman qui traça, en 1910, les axes de la ville nouvelle des débuts du XX^e siècle. Cette rue, à la pointe de la modernité de l'époque, abrite les plus remarquables réalisations architecturales. Les belles façades des immeubles qui la bordent ; mélangent harmonieusement le style ottoman aux procédés de l'architecture européenne des débuts du XX^e siècle. Les styles qui se mélangent, dégagent un charme

indiscutable qui reflète le raffinement de la tradition tripolitaine. La Rue Azmi Bey pourrait devenir une rue à caractère patrimonial si ses immeubles peuvent être sauvegardés.

Foire de Tripoli Maarad

Un des monuments les plus remarquables de la métropole nordique est sans aucun doute l'œuvre du grand architecte brésilien Oscar Niemeyer, qui a conçu, à l'image de la ville de Brasília, la structure futuriste de la foire internationale Rachid Karamé, à l'instar de celle de Damas. Il est désolant de constater que rien ne se passe plus en ces lieux depuis presque trente ans. Au pays de l'inachevé, la foire de Tripoli est laissée à l'abandon tout comme sa gare et son aéroport. Les travaux ont été inaugurés en 1962 et interrompus en 1975 du fait de la guerre, durant laquelle les lieux ont servi de base militaire. Cette réalisation s'inscrit dans la vision du président Fouad Chehab qui, dans les années soixante, avait opté pour une politique de décentralisation. Symbole d'un patrimoine en perte, ce lieu nécessite un financement urgent pour être réhabilité ; faute de quoi, un des plus beaux monuments du patrimoine architectural du XX^e siècle au Moyen-Orient, risque de ne pas être retenu au sein du patrimoine mondial de l'Unesco.

Rien ne manque finalement à Tripoli pour qu'elle récupère sa splendeur de jadis. Comment toutefois concrétiser ce désir et renouer avec ce même passé ? Comment exploiter de manière créative tout un potentiel enfoui sous le boisseau ? Pour relever le défi de la revalorisation du patrimoine, divers acteurs de la société civile et des milieux académiques s'attèlent sans relâche. Ainsi, Tripoli retrouvera sa place éminente d'une ville sur la *mare nostrum*, la Méditerranée du vivre-ensemble. Par une politique de développement durable, centrée sur la revalorisation du patrimoine, l'éducation, une nouvelle dynamique économique, ainsi que la bonne gouvernance, le gouvernement libanais sera à même de pouvoir endiguer la précarité socio-économique qui constitue le terrain privilégié de l'émergence de tous les extrémismes.